

pas, j'ose l'espérer, de faire tel usage que vous jugerez convenable, attendu qu'ils sont à vous, et que si vous étiez assez méchante pour n'en pas vouloir, ce serait me dire qu'en acceptant les bienfaits de M. votre père j'ai fait une action peu honorable. Mais vous n'êtes pas méchante, et, de votre petite voix douce, vous allez me répondre Pierre, je ne veux pas vous rendre malheureux. j'accepte!

EDOUARD LEMOINE.

Les personnes à qui nous adressons L'ÉLECTEUR sont priées de nous envoyer le montant de leur abonnement qui ne peut être moindre que de six mois. Si elles ne veulent pas s'abonner, elles sont priées de le renvoyer.

QUEBEC;

SAMEDI, 5 JANVIER 1867.

LE MORNING CHRONICLE.

Nous regrettons réellement d'avoir à relever un premier—Québec aussi mal écrit que mal pensé et mal inspiré du *Morning Chronicle*, mais nous croirions manquer à notre devoir et comme journaliste et comme Canadien-Français en laissant passer inaperçu un article qui jette aussi insolentement à la face de toute une population les insultes les plus graves comme les accusations les plus sanglantes et les plus brutales.

Personne plus que nous n'est disposé à faire toutes les concessions possibles pour conserver l'harmonie qui devrait exister entre les différentes races qui composent la population de Québec, mais quand un écrivain vient lâchement et honteusement insulter toute une population de braves et honnêtes ouvriers, quand un journal anglais comme le *Chronicle* ne rougit pas de flétrir presque tous les infortunés que le douloureux incendie du 14 octobre dernier a jetés dans la rue et dans la misère, notre cœur se soulève d'indignation et nous venons hardiment jeter un démenti à cette feuille et réclamer pour les incendiés cette justice que tout homme de cœur et d'honneur doit toujours accorder à l'infortune; nous croirions faire acte de lâcheté en ne venant pas du même coup marquer au front du stigmate de l'infamie et de la honte le misérable que l'infortune n'a pas arrêté dans son rôle infâme de calomniateur.

Déjà depuis longtemps nous voyons quelques hommes de la population anglaise chercher à semer la zizanie parmi les membres du comité de secours et laisser paraître des tendances antipathiques à la race canadienne-française. Ces hommes savent que dans Québec, St. Roch et St. Sauveur sont le boulevard de notre nationalité et ils semblent à tout prix vouloir discréditer cette population et la forcer à quitter ses foyers, humbles, il est vrai, mais qui au moins sont les siens.

Leur but on le connaît; c'est la suite de cette vieille haine de race qui nous a divisés pendant de si longues années, haine stupide s'il en fut jamais et dont tous les Anglais sensés et honnêtes ont depuis longtemps fait justice et rougissent de se faire les ridicules apôtres. Leur but c'est de réussir à remplacer nos faubourgs canadiens par des faubourgs composés d'hommes d'une population étrangère. A chaque instant on voit, au milieu des sentiments de fraternité qu'ils paraissent nous témoigner, percer des sentiments de haine et la recherche des moyens propres à nous perdre. Mais nous sommes sur nos gardes.

Citons les paroles de l'insolent rédacteur et disons d'abord qu'il commence par diviser la population du district incendié en trois classes. Suivant lui:

« Dans aucune cité du continent américain, à part Mexico toutefois, ne se trouve réunie dans une seule localité tant de misère, chronique et de dégradation. La mendicité, le vol, la prostitution sont les moyens ordinaires par lesquels des centaines de personnes de St. Sauveur gagnent une vie précaire. Dans aucune partie de l'Angleterre et de l'Écosse on ne connaît un tel état de choses. »

Que! est l'homme de cœur qui à la lecture d'une semblable accusation ne ressent un profond

mépris pour l'auteur de ces outrageantes paroles? Quel est l'anglais honnête homme qui ne rougisse de voir accuser aussi lâchement par un de ses compatriotes toute une population? Tout Québec connaît la population de St. Roch et de St. Sauveur, tout Québec sait que si dans cette dernière localité la pauvreté est grande, au moins la population en général est honnête et laborieuse, et que là moins qu'ailleurs peut-être ne règne la plaie hideuse de la prostitution, là moins qu'ailleurs peut-être les voleurs ne règnent en maîtres. Pour St. Roch cette accusation est encore plus infâme car dans cette localité la pauvreté qui règne dans St. Sauveur est relativement inconnue et peu de quartiers de la ville sont aussi sains et aussi probes.

Il faut réellement un front d'airain pour oser dire que nulle part en Angleterre et en Écosse on ne voit régner un semblable état de choses, (il n'ose parler de l'Irlande) quand tout le monde, par exemple, connaît Londres, cette Babylone infâme et impudique dont rougit la civilisation chrétienne, quand on sait que dans cette cité la prostitution s'étale partout et marche hardiment en plein jour, quand on sait qu'une masse de cette population plongée dans la dégradation la plus abjecte et la plus infâme, ignore même s'il y a un Dieu et vit dans un état au dessous de celui de la brute. Mais le rédacteur du *Chronicle* sait très-bien qu'en Angleterre cet état de choses est connu, et il s'est dit le misérable en écrivant que Québec est au dessous de cette écume qui grouille dans la grande ville, en Angleterre on jugera défavorablement Québec et on va perdre dans l'esprit de la métropole la population canadienne.

Plus loin ce journal après avoir dit que la mendicité est rendue à un point inouï dans cette partie de Québec, qu'on pratique ce genre de vie sans honte, que jamais on ne vit tant de mendiants bien mis et à l'apparence heureuse, ajoute:

« Que pour ces populations c'est une occupation que l'on préfère à toute autre, parce qu'elle est plus aisée; que des centaines de paresseux qui pourraient travailler dans les bois, ou se bâtir des fermes sur les chemins du gouvernement, choisissent ce genre de vie parce que c'est un genre de vie où leurs femmes, leurs sœurs, leurs enfants, peuvent aider à rendre leur fardeau plus léger. »

Tel est d'après le *Chronicle* la dernière des trois classes des incendiés. Voyons la seconde.

« Pour une grande classe qui se trouve immédiatement au dessus des lazzaroi de profession, un peu de travail à temps perdu suffit pour les nécessités de la vie. Ces gens ne travaillent que peu que lorsque l'ouvrage est abondant, les gages bons et le temps favorable. Mais un travail constant pendant toute une année est suivant leurs idées la plus grande oppression qu'on puisse leur faire souffrir. Pour ces gens, une petite cabane, un peu de bois pour l'hiver, et quelques provisions sont tout ce qu'ils désirent et tout ce qu'ils travaillent à acquérir. Comme de raison dans les saisons où l'emploi est rare et les provisions chères ces gens sont sujets à une grande détresse. Le froid et la faim ne leur sont pas étrangers; et quand ils sont dans le besoin la mendicité n'est pas regardée comme une chose déshonorante et au dessous d'eux. »

Comme l'on voit la seconde classe suit de près la troisième et le *Chronicle* ajoute:

« Ces deux classes forment au moins les trois quarts de la population du district incendié. Dans le faubourg St. Sauveur il est difficile de distinguer les mendiants de profession d'avec les mendiants d'occasion. »

La première classe, dit le *Chronicle*, se compose en partie de boutiquiers au dessus du besoin d'être assistés et qui ne devraient rien réclamer, et de personnes dont les maisons étaient assurées.

Après avoir attaqué les membres du comité de secours qui veulent avec raison, malgré quelques anglais fanatiques, conserver l'argent afin d'aider aux incendiés à rebâtir, le *Chronicle* se demande:

« Qui aidera-t-on à rebâtir? Certainement pas ceux dont les maisons étaient assurées; ni la troisième classe composée de gens qui ne font rien du tout pour gagner une existence honorable à la portée de tout le monde. »

Ceux que l'on aidera devront donc être les personnes de la seconde classe. Alors le *Chronicle* ajoute:

« Serait-ce un bienfait pour ces gens, pour la cité et pour la province de leur venir en aide et d'encourager ainsi l'indolence et l'imprévoyance? Il est temps, il est de notre devoir et de notre intérêt de rectifier cet état de choses; il est désirable que l'on prenne

« des mesures pour établir d'une manière permanente ailleurs que dans St. Roch et St. Sauveur, des centaines de familles qui y demeuraient avant le feu. »

Il n'ose ajouter: et nous lancerons dans ce quartier tout français une population étrangère et ennemie qui contrebalancera l'unité de cette vieille race française, mais il conseille de transporter sur nos terres ou à l'étranger peut-être, (comme on l'a déjà fait) les propriétaires du sol; il veut que qu'on chasse de Québec cette race pauvre mais honnête de Canadiens-Français, et plus tard il suggérera de jeter sur les terrains abandonnés par nos frères des hommes d'une autre race qui au moment du danger nous écraseront.

Nous supplions nos compatriotes, au nom de la patrie, au nom de l'honneur national au nom de l'avenir sacré de leurs enfants de tenir à leur propriété avec plus d'ardeur que jamais, de considérer que depuis l'incendie une ligue de quelques anglais fanatiques semble formée pour les déposer du sol et remplacer nos vieux faubourgs français par des faubourgs étrangers. Couter de sages conseils au moment d'un danger si pressant serait trahir un passé glorieux et renoncer sans lutte à un héritage gagné par le sang et les plus douloureux sacrifices. Nos compatriotes, nous en sommes convaincu, seront incapables d'une telle faiblesse.

Puis loin le *Chronicle* s'attaque au clergé catholique et dit:

« Comme les terrains sur lesquels ces gens bâtissent leurs cabanes sont la propriété de l'église, les autorités de l'église sont responsables de l'accumulation extraordinaire de pauvreté qui est une anomalie de ce côté-ci de l'Atlantique. »

Il ne sait pas l'ignorant que les terrains de St. Sauveur n'appartiennent pas à l'église, on, s'il le sait, il cherche alors, avec malice, à pousser ses compatriotes au fanatisme religieux.

Via en grande partie l'article du *Chronicle*. De longues réflexions sont inutiles. Chaque citoyen saura apprécier l'honnêteté de cette feuille.

Dans St. Sauveur il y a comparativement aux autres faubourgs beaucoup plus de pauvres, c'est vrai, mais le fanatique rédacteur du *Chronicle* oublie trop que c'est là que se recrute cette masse d'honnêtes ouvriers que l'on fait travailler pour rien pendant quelques mois de l'année et qui sont forcés de chômer une partie de l'année faute d'emploi; il oublie trop que depuis de longues années notre malheureuse population de Québec est sans emploi pendant les longs mois d'hiver et que ce manque d'ouvrage est le résultat funeste de notre dépendance coloniale.

Ce journal va même jusqu'à taxer les trois quarts de nos deux faubourgs les plus essentiellement français de n'être peuplés que de paresseux. Accuser de paresse toute une population lorsque l'on sait, ou doit savoir, que l'ouvrage manque entièrement, que dans tous les chantiers il n'y a pas un bâtiment en voie de construction, que nos ouvriers ne demandent à peine l'aumône d'un peu d'argent, mais bien la charité d'un peu de travail pour employer leurs bras inactifs mais vigoureux, c'est une infamie dont le *Morning Chronicle* seul peut se rendre coupable.

Heureusement les Canadiens ont acquis par leur réputation d'être de rudes et laborieux ouvriers et les assertions du *Chronicle* ne peuvent nullement leur nuire.

Nous ne voulons pas rechercher les causes de la détresse qui existe à Québec. Si nous voulions, nous pourrions, par exemple, parler de la misère qui est passée à l'état chronique en Irlande, nous pourrions citer les Indes où, il y a à peine quelques mois, des villages entiers mouraient de faim et de misère, et faire toucher du doigt la cause de toute cette détresse, mais nous préférons nous abstenir en cette circonstance et décaler la question qui nous occupe de toute polémique irritante. Nous ne parlons pas même de nos gouvernants que l'on accuse journellement de semer la misère, d'arrêter l'essor de nos manufactures, d'empêcher la colonisation, de favoriser des étrangers, et de jeter ainsi le découragement et la pauvreté parmi les canadiens, toujours si loyaux, toujours si prêts à pardonner de longues années de tyrannie. Ajoutons encore que quand le malheur frappe un pays, ces mêmes canadiens de Québec nous ont permis largement leur quote-part de secours, sans jamais s'informer de la position, de la race, sans jamais surtout chercher à changer le fruit de leur charité en un poison violent en une cause de ruine pour ceux qui reçoivent. Ils sont jaloux, infortunés, voilà tout. C'est un exemple que nous conseillons au *Chronicle* et à ses quelques adeptes de suivre à l'avenir.

Nous avons d'abord hésité à dire toute notre pensée sur cette question, nous craignons qu'